

Quand le cinéma ne tourne pas rond au Québec

Léo Bonneville

Number 86, October 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51238ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bonneville, L. (1976). Quand le cinéma ne tourne pas rond au Québec.
Séquences, (86), 2–3.

QUAND LE CINEMA NE TOURNE PAS ROND AU QUEBEC



De tout bord et de tout côté, on perçoit le même murmure : ça va mal dans le cinéma québécois. Et puis on entend répéter le lancinant refrain : "Y aura pas de films c't'année, les moteurs sont rouillés." Bref, le cinéma ne tourne pas rond au Québec.

Tout d'abord, on s'en prend à l'inflation, ce fléau épouvantable qui atteint le monde entier. C'est vrai de dire qu'un film coûte maintenant deux et même trois fois plus cher qu'il y a dix ans. Alors les compagnies restent sur leur gardes. Et les particuliers ne risquent plus des sommes d'argent dans la production de films car le fisc dévore sans pitié. Quoi

qu'il en soit, il n'y a pas de film sans argent, quelque odeur que ce dernier dégage. Mais, au-delà de l'argent, on trouve d'autres facteurs importants qui rongent le cinéma au Québec.

*Un film ne peut rapporter que ce que l'accueil populaire lui accorde. Depuis la renaissance du cinéma de chez nous, bien des films ont vu le jour. Certains sont la gloire et l'honneur du cinéma québécois ; d'autres ne méritent même pas qu'on les nomme. Et le public a vite fait de discerner le bon grain de l'ivraie. Aussi, peu à peu, à force d'être trompé, berné, déçu, le public a délaissé moins les salles que le cinéma québécois. Et peut-on l'en blâmer ? Alors qu'on constate une baisse de qualité dans le cinéma québécois, le cinéma canadien anglais relève la tête et va chercher l'Ours d'or à Berlin avec *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*. Et un peu plus tard, le public court applaudir *Lies my Father Told Me*. Ce n'est donc pas le cinéma de chez nous qui est impopulaire, mais trop de films produits avec le seul souci d'atteindre un vaste public avec de la facilité, de la médiocrité, de la vulgarité, de l'insignifiance. Eh bien ! ce grand public bon enfant semble avoir fini de se faire traiter de crétin. Tiens ! justement, un film de chez nous nous parle actuellement de ceux qui exploitent "le bon peuple" avec des "variétés" stupides. Il ne faudrait pas que le cinéma québécois mérite le même châtimement.*

D'autre part, le conflit qui stagnait entre le Syndicat national du cinéma (S.N.C.) (280 techniciens) et l'Association des producteurs de films au Québec (A.P.F.Q.) (40 maisons de production) semble connaître une

accalmie, après avoir perturbé le calendrier des productions prévues. Toutefois, durant la longue période de boycottage et de piquetage, un nouveau syndicat a surgi sous le nom d'Association des professionnels du cinéma (A.P.C.) (80 techniciens). Cette apparition ne sembla pas plaire à l'Association des réalisateurs du Québec (A.R.F.Q.) qui a décidé d'ignorer ce dernier rejeton et de collaborer exclusivement avec le S.N.C. Trêve de loufoquerie, ces affrontements n'ont fait que retarder sinon compromettre le tournage des films de Fernand Dansereau, d'André Melançon et d'autres.

Et nous ne sommes pas au bout de nos litiges. Voici que les distributeurs indépendants crient au secours. Depuis plusieurs années, le public et les critiques de chez nous réclament à grands cris des versions françaises de films étrangers en même temps que la sortie des films originaux en langue anglaise ou étrangère. L'article 39 de la nouvelle loi sur le cinéma, sanctionnée le 19 juin 1975, dit que les règlements peuvent prescrire que les films étrangers soient présentés obligatoirement — si la version originale n'est pas en français — accompagnés d'une version doublée ou sous-titrée en français. Or Messieurs les distributeurs indépendants craignent de ne pas trouver de salles prestigieuses pour présenter les films qui n'appartiennent pas aux "majors" ou ne sont pas distribués par eux. Comme s'il n'y avait que les salles des Cinémas Unis et d'Odéon! Le plus grand succès d'exploitation d'un film ne revient-il pas à Un homme et une femme qui a gardé l'affiche plus d'un an, au cinéma Elysée? Alors cette bataille pour obtenir les films en français en même temps que la version originale anglaise ou étrangère aura-t-elle été vaine? Et faut-il toujours que le tiroir caisse sonne plus fort que le verbe français? Les spectateurs se déplacent-ils pour trouver le confort des fesses (comme disait Georges Duhamel) dans une salle ou pour apprécier un film qu'ils recherchent? Alors le Québec français, c'est de la foutaise?

Et puis, comment se porte le Ministère des Communications? On attend toujours la naissance imminente de l'Institut de cinéma. La parturition aura été fort laborieuse. Après plus de quatorze mois, nous sommes toujours en état d'alerte. Et le cinéma au Québec qui ne tourne pas rond! Ah! que vienne ce messie tant attendu! C'est peut-être — qui sait? — lui qui sauvera le cinéma chez nous. On lui souhaite bien du succès.

